

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 7 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

MFIN, enfin, murmura-t-elle, je retrouve un de mes enfants !

Puis, l'éloignant un peu :

—Mais je ne t'ai pas encore regardé, reprit-elle. Tu es bien, très-bien, Georges, oui, mon fils, mon cher enfant, je te trouve beau... Va, je t'aime toujours comme autrefois, car ton cœur n'a point changé. Allons, viens t'asseoir, tu dois avoir bien des choses à me dire ; nous allons causer.

—Manette, en passant je suis entré au cimetière.

—Tu as bien fait, Georges ; il ne faut jamais oublier ceux qui ne sont plus.

—Sur la tombe de ma mère et sur d'autres j'ai trouvé des croix.

—Ah ! oui, une idée de Thomas.

—Inspirée par vous comme tant d'autres.

Elle eut un triste sourire.

—Heureusement pour l'avenir, répondit elle, il y a longtemps déjà que Thomas n'a plus besoin de mes conseils.

—Manette, reprit le jeune homme, il y a environ huit mois que Georgette n'est plus à la ferme.

—C'est vrai.

—Est-ce que vous ne savez pas où elle est ?

—Je ne sais pas, Georges.

—On m'a dit qu'elle avait quitté les Ambrettes la nuit, sans qu'on eût pu soupçonner son projet.

—On t'a dit la vérité.

—Manette, Georgette était bien à la ferme des Ambrettes, sous la protection de M. Thomas ; pourquoi est-elle partie ainsi ?

—Je ne sais pas tout, Georges.

—Oh ! vous n'êtes pas sans avoir découvert le motif qui a poussé Georgette à prendre une aussi étrange détermination.

—Il arrive bien des choses dans la vie qu'on ne s'explique pas.

—Soit ; mais j'ai une autre question à vous adresser, Manette.

—Je t'écoute.

—Depuis huit mois environ, M. Thomas m'a écrit plusieurs lettres ; pourquoi ne m'a-t-il point fait savoir que Georgette avait disparu ?

—Comment, répondit Manette, jouant la surprise, il ne t'a pas dit cela dans une de ses lettres ?

—Non, et ses dernières, que j'ai conservées, ne parlent plus de Georgette.

—Mon cher Georges, Thomas a cru certainement qu'il t'avait informé de ce triste événement au moment où il est arrivé.

Le jeune homme secoua la tête.

—Manette, reprit-il, excusez-moi, si je me permets de vous faire connaître toute ma pensée ; mais je crois plutôt qu'il a été convenu entre vous et lui qu'on me cacherait la vérité.

La rebouteuse tressaillit.

—Georges, que veux-tu dire ? s'écria-t-elle.

—Voyons, Manette, pour quitter la ferme Georgette avait une raison, n'est-ce pas ?

—Il faut bien l'admettre.

—Eh bien, Manette, cette raison, vous la connaissez, j'en suis sûr.

La rebouteuse laissa échapper un soupir et, regardant fixement le jeune homme :

—Tu es un enfant terrible, dit-elle. Pourquoi me parles-tu si longement de Georgette, que tu as à peine connue, qui n'était qu'une gamine quand tu es parti, et que tu devrais avoir oubliée ?

Cette question embarrassait le jeune officier. Il rougit et baissa les yeux.

IX

Après un moment de silence, la rebouteuse posa sa petite main décharnée sur la poitrine du jeune homme.

—Georges, dit-elle, est-ce que le mal qui est là, dans ton cœur, ne serait pas encore guéri ?



Elle s'approcha de Maurice, lui saisit le bras et lui enleva le pistolet. —Page 64, col. 1.

La tête de Georges se redressa pleine de fierté.

—N'ayez plus cette crainte, Manette, répondit-il d'une voix ferme ; je suis bien guéri.

—Je comprends ; ton amour s'est éteint parce qu'elle est morte, mais tu la regrettes toujours.

—Je n'ai point ces regrets dont vous parlez, Manette, répliqua-t-il en secouant la tête.

—Ah ! je croyais...

—Manette, M. Thomas n'a pas manqué de me faire savoir que Suzanne s'était noyée dans la Vrille.

—Oui, elle s'est noyée, la malheureuse.

—Vous me le dites aussi, Manette ; eh bien ! je suis toujours resté très incrédule au sujet de cette mort.

—Comment, tu ne crois pas ?...

—Si, Manette, je crois ; je crois que Suzanne ne

s'est point jetée dans la rivière, je crois que Suzanne n'est pas morte !

—Malheureux enfant ! s'écria la rebouteuse, tu me trompais tout à l'heure, tu l'aimes toujours.

—Rassurez-vous ; non, je ne l'aime plus, j'ai chassé de mon cœur ce fatal amour.

—Ainsi, tu crois sérieusement que Suzanne n'est pas morte ?

—Oui.

—Est-ce parce que son cadavre n'a pu être retrouvé ?

—Non, Manette ; c'est parce que, à Paris, j'ai vu marqué avec du sang la trace de son passage !

—Georges, tu te trompes, tu te trompes ! Tu as cru reconnaître Suzanne dans une autre femme.

—C'est une autre femme en effet, car elle s'est transformée et a aussi changé de nom. Qu'on croie à Marangue que la fille de Gervaise n'existe plus, je l'admets ; mais vous, Manette, vous ne pouviez vous laisser tromper. Et si M. Thomas, par votre ordre, sans doute, s'est empressé de m'annoncer la mort de Suzanne, c'est que vous espériez me

guérir de mon amour. Eh bien, Manette, vous vous étiez trompés. Je devinai que Suzanne, en s'éloignant de Marangue pour toujours, avait eu l'idée de faire supposer qu'elle s'était suicidée, et mon amour resta dans mon cœur.

Si aujourd'hui il est mort, c'est que le mépris et l'horreur que m'inspire celle qu'on nomme à Paris Andréa la Charmeuse ont chassé de mon cœur le souvenir de Suzanne Vernier.

La rebouteuse fit un bond sur son fauteuil.

—Georges, comment sais-tu ?...

—Je vous le dirai tout à l'heure.

—Mais tu l'as donc vue ?

—Non, je sais seulement ce qu'elle a fait à Paris.

Manette poussa un gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

—Revenons à Georgette, reprit le jeune homme. Savez-vous, Manette, ce que j'ai deviné encore ?

—Dis-le, Georges, dis-le.

—Eh bien, Georgette, qui a cru pendant des années, comme tout le monde, que Suzanne était morte, a découvert tout à coup, je ne puis dire comment, qu'on lui avait caché la vérité. Alors, sans rien dire à personne, pensant bien qu'on ne la laisserait pas partir, elle acquitta les Ambrettes pour aller à Paris retrouver sa sœur. Et si vous m'avez laissé ignorer sa fuite, c'est que vous avez craint que je ne découvrisse ainsi ce que vous aviez cru devoir me cacher dans l'intérêt de mon repos.

—Georges, tu ne t'es point

trompé, tout cela est vrai. Oui, Georgette est partie pour aller retrouver sa sœur.

—Inutilement, car depuis plus d'un an Andréa la Charmeuse avait quitté Paris.

—Oui, je le sais.

—Et j'ai même plus d'une raison de croire que Georgette n'a pu découvrir la retraite de sa sœur.

—Pauvre enfant, gémit la rebouteuse, qu'est-elle devenue ?

—N'avez-vous donc fait aucune recherche, Manette ?

—Des recherches ! exclama-t-elle les yeux étincelants en se dressant à demi sur son siège ; mais depuis seize ans, pour elle et pour d'autres, je ne fais que cela !... J'y ai usé mon courage, mes forces, ma vie !... Et rien, toujours rien... J'ai constamment marché à travers des ténèbres épaisses.